Platon

Commentaires de texte : *Ménon*, *Parménide*, *Philèbe*, *Timée*

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Ménon, 99b-100b

« Socrate : Ainsi donc, ce n'est pas au moyen d'une certaine science (sophia) ni parce qu'ils étaient savants (sophoi), que ces grands hommes ont gouverné les cités, les Thémistocle et les autres qu'Anytos a rappelés. C'est aussi pourquoi ils n'ont pu réussir à transmettre aux autres leurs propres qualités, puisqu'ils ne les devaient pas à une science (épistémé).
Ménon : Il me semble, Socrate, que tu as raison.
Socrate ; La science (épistémé) étant donc hors de cause, reste l'opinion vraie (eudoxia) : c'est par elle que les hommes d'Etat gouvernent les cité avec succès ; à l'égard de la science (pros to phronein), ils ne diffèrent en rien des prophètes (khresmodoi) et des devins (theomanteis) ; car ceux-ci disent souvent la vérité, mais sans rien connaître aux choses dont ils parlent.
Ménon : Tu pourrais bien avoir raison.
Socrate : Mais ces hommes-là, Ménon, ne méritent-ils pas d'être appelés divins, eux qui, sans intelligence (noun mé ekhontes) , obtiennent souvent de grands succès par l'action et par la parole ?
Ménon : Certainement.

Socrate : Nous aurons donc raison d'appeler divins ceux dont je parlais, les prophètes, les devins, tous ceux qu'agitent le délire poétique ; et nous ne manquerons pas d'appeler divins et inspirés plus que personne les hommes d'Etat (tous politikous), puisque c'est grâce au souffle du dieu qui les possède qu'ils arrivent à dire et à faire de grandes choses sans rien savoir de ce dont ils parlent.
Ménon : Sans aucun doute.
Socrate : Les femmes, Ménon, appellent divins ceux qui sont bons, et quand les Lacédémoniens veulent louer quelqu'un comme homme de bien : c'est un homme divin, disent-ils.
Ménon : Ils ont raison, Socrate. Cependant Anytos, ici présent, t'en veut peut-être de ton langage.
Socrate : Peu m'importe. Pour ce qui est de lui, attendons une occasion de l'entretenir. Quant à nous et à notre conversation d'aujourd'hui, si nous avons su diriger notre examen comme il convenait, il en résulterait que la vertu n'est ni un don de nature (oute phusei), ni l'effet d'un enseignement (oute didakton), mais que, chez ceux qui la possèdent, elle vient par une faveur divine (theia moira), sans intervention de l'intelligence (aneu nou), à moins qu'il se trouvât par hasard un homme d'Etat capable de la transmettre à d'autres. Si un tel homme se rencontrait, on pourrait presque dire de lui qu'il serait parmi les vivants tel qu'Homère représente Tirésias parmi les morts, quand il déclare que, dans l'Hadès, *seul il a la sagesse ;* et que tous les autres *ne sont que des ombres errantes.* De même celui dont je parle apparaîtrait aussitôt, en fait de vertu, comme un être réel entre des ombres.
Ménon : C'est très bien dit, Socrate.
Socrate : Ainsi donc, à en juger par notre raisonnement, la vertu nous semble être, chez ceux où elle se montre, le résultat d'une faveur divine. Qu'en est-il au juste ? Nous ne le saurons avec certitude que si, avant de chercher comment la vertu arrive à l'homme, nous commençons par chercher ce qu'est la vertu en soi. »

Préambule.

Ménon est jeune et beau, riche, et décrit comme un peu tyrannique. Il est Thessalien de Larisse, élève admiratif de Gorgias ; il vient d'arriver à Athènes et loge, semble-t-il, chez Anytos, avec sa suite. Il fait de son mieux dans le dialogue, même s'il proteste parfois.

A la courtoisie profonde de Ménon, l'étranger, s'oppose la rudesse méprisante d'Anytos : l'Athénien *intra muros*, l'homme qui sera assez perfide pour faire traduire Socrate en justice.

Mais il y a entre les deux hommes un contraste : Anytos est totalement hostile aux sophistes ; et il estime que les vrais maîtres, ce sont les « gens bien » (il ne cite pas de nom, il en reste aux généralités), —ce qui ne peut manquer de nous rappeler, paradoxalement, l'idée de Protagoras, que le premier enseignant de tous, c'est tout le peuple : qui parle, qui instruit] ; et on le sent très hostile à Socrate.

Le troisième personnage est le plus beau : c'est un jeune esclave qui parle grec et qui n'a encore rien appris : Socrate le traite comme un esprit qui serait une page blanche, et qui dessinerait de lui-même un carré et son double en surface : comme si les mathématiques étaient virtuelles en lui, et ne demandaient qu'à éclore. Avec l'esclave, un ange passe. Il est «hors cité » en un sens : comme étranger à elle, dès lors plus proche des mathématiques, et appelé comme témoin de la réalité de la réminiscence.

Et bien sûr Socrate parle avec les trois. Le thessalien Ménon est bon orateur, il a du bagout, il a reçu la formation sophistique, il sait énumérer les vertus, il connaît les procédés des éristiques pour mettre l'adversaire en danger : il vient avec beaucoup de bagages. L'Athénien Anytos est l'athénien qui s'estime bien pensant avec les bien pensants, fier de sa cité, et dès lors, bête et méchant, buté. Le jeune esclave est un ange tombé sur terre : un pur esprit, léger, c'est le seul qui comprenne les théorèmes et démonstrations. : qui montre que son intelligence fonctionne ! Il est hors idéologie, pourrions-nous dire.

Socrate est clair pédagogue avec l'esclave ; il est comme un sophiste avec Anytos ; il est le philosophe qui sait poser les questions avec Ménon.

*

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Introduction

De quoi est-il question ? De l'*aréte* ou vertu. De comment elle s'acquiert : est-elle enseignée (didakton) ? Est-elle acquise par exercice (askéton) ? Est-elle par nature en nous (phusei) ? Ménon a posé d'emblée les questions ; et à la fin, Socrate répond par une tout autre possibilité, que Ménon n'avait pas envisagée : ce serait bien plutôt un lot divin que certains reçoivent. C'est très bizarre, ce refuge pris dans le divin ! alors que, si nous regardons la première question, la possibilité d'acquérir la vertu par l'ascèse, par l'exercice, qui était la plus vraisemblable pour ceux qui philosophent, est oubliée, n'est pas prise au sérieux. (C'est pourtant ce qu'aurait dit un cynique, ou un stoïcien, ou même un Aristote pour qui une bonne conduite s'acquiert, se gagne grâce au jugement, se maintient,ou même par Platon quand il évoque la lutte dans l'âme pour savoir qui commande...). Mais alors que vaut la réponse de Socrate ? Comment la prendre ?

Or Socrate avait exigé de Ménon qu'il définisse la vertu ! Et la poursuite de définition s'est faite en vain. Alors on se demande pourquoi au bout du compte c'est à la première – et mauvaise – question qu'il est répondu à la fin, en ces termes-là. Si les interlocuteurs n'auraient pas dû renoncer à la traiter. Et on se demande aussi pourquoi ce que produit la vertu n'est pas une question envisagée du tout : alors que, si un homme se veut et fait vertueux, il doit avoir visé un but … Socrate parle un peu d'utilité, c'est vrai ; mais ce mot semble mal ajusté à la vertu.

En un sens, c'est le fil de la « science », et de son éventuel enseignement, qui est le plus suivi, s'agissant de la vertu. Là encore, nous en sommes étonnés : quel sens de « épistémé » pourrait valoir pour la vertu ? La vertu n'est pas un art comme le tissage ou la cordonnerie, ni un savoir pratique, ni un savoir du cosmos... ne pourrions-nous tomber d'accord qu'elle habite non le domaine des mathématiques (qui connaissent), ni le domaine des arts et techniques (qui produisent), mais celui de nos actions et de nos conduites ?

Cette dernière page du Ménon laisse perplexe par sa tonalité politique, qui semblait très longtemps étrangère à la question de la vertu. Pourquoi ne l'était-elle pas ? A quel niveau l'est-elle ? Ce qui est incriminé avant tout, c'est la question de la « transmission » de la vertu, d'une génération à la suivante. Pourquoi cela va-t-il mal ? La cité ne serait-elle pas, au long du temps, en proie à une décadence ? D'où vient que les pères aient pu être plus vertueux que leurs fils ?

*

I. Des éducateurs ?

Les grands hommes qui avaient gouverné les cités (et Socrate prend des exemples assez reculés dans le temps, comme Thémistocle), n'avaient pas une « sophia » qui se transmette ou s'enseigne : pourquoi ? Cela avait été dit plus haut, en 93c : Thémistocle était un « agathos andros » ; un homme bien (honnête). A-t-il transmis sa vertu à son fils Cléophante ? Certes, il a fait de celui-ci un excellent cavalier ; mais Cléophante n'a pas été agathos ni sophos : ni un brave, ni un sage. 94 a : Lysimaque était vertueux : et son fils Aristide ? Très instruit partout où un savoir dépendait d'un maître, mais pas pour la vertu. 94 b : Périclès a fait enseigner à ses deux fils Paralos et Xanthippe l'équitation, la musique, la lutte ; la vertu ? -non. 94d : Thucydide a fait de ses fils d'excellents lutteurs ; mais il n'a pas trouvé une personne pour enseigner la vertu à ses fils.

Dans tous ces passages, Socrate parle avec Anytos qui ne supporte pas les propos de Socrate et se met en colère : Anytos trouve qu'il a le dénigrement facile ; on peut le comprendre, car Socrate est en train de dire que tous ces fils de bonne famille étaient de mauvais garçons (sans dire en quoi : malhonnêtes ? cruels ? égoïstes ?) Mais les lecteurs, eux, devaient le savoir et hocher la tête. Et on peut le deviner : les enfants gâtés font des adultes vicieux.

Ce que souligne Socrate, c'est qu'il y a un corps d'enseignants pour les sports, pour l'équitation, sans doute pour l'écriture et les sciences ; mais pour la vertu : personne ! [Qu'en dirions-nous ? Qui enseigne la morale, maintenant que les instituteurs n'en font plus une leçon

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

chaque matin à l'école ? La fonction n'avait-elle pas été longtemps assurée par les prêtres chez nous ?] - Mais n'est-elle pas, partout, normalement assurée par les parents ? C'est là que Socrate pointe le doigt. Ce n'est pas une « science », un art ou une compétence qui s'enseigne. La comparaison est fréquemment faite dans le *Ménon* avec l'équitation. Pourquoi n'apprenons-nous pas à bien chevaucher la vie, au pas, au trot, au galop, en installant une complicité avec notre monture (notre corps, notre esprit) ? La question est reprise de front dans la *République* : les nourrices, les mères, les pédagogues s'occupent de l'enfant et de le faire marcher droit - -mais ils recourent tellement à la peur, aux mensonges !- : mais sans doute ces pères prestigieux, sans doute pas les pères en général, à Athènes, ne s'occupent-ils pas de l'éducation de leurs fils ? Est-ce là que le bât blesse ? Ils déléguaient à d'autres le soin des petits, et fournissaient juste les ressources (acheter les bons maîtres) : Socrate dit que Thucydide avait confié à Xanthias et Eudore la mission de faire des ses fils des lutteurs... Pourquoi ne le faisait-il pas lui-même ? Le désistement des pères vertueux est un motif de non-transmission : or dans sa conduite, un enfant « imite » la conduite de ceux qu'il admire. Au fond, c'est comme cela qu'on apprend l'honnêteté en famille : si l'on a des parents droits, francs, honnêtes, sans se poser de questions, petits, nous trouvons évident de faire comme eux. Nous prenons de bons plis, presque sans le savoir. [C'est le contraire de l'éducation des voleurs par un grand voleur comme dans Dickens]

C'est tout de même cela qui est au centre de cette affaire : si le père vertueux voulait un fils vertueux, ne serait-ce pas à lui de donner de son temps et de sa présence auprès de son fils afin que celui-ci l'imite ? Car, Anytos furieux une fois parti, Socrate dit à Ménon : *« Eh bien, consentent-ils à se charger de donner des leçons à leurs enfants, en reconnaissant qu'ils sont des maîtres de vertu et que la vertu peut s'enseigner ? - Non, par Zeus , Socrate !* » (95b) A quoi cela tient-il ? Il faut voir ce que l'on entend par « arété » en grec, qui désigne une excellence dans l'accomplissement d'une fonction (un cheval de course a pour *arété* de courir vite et de remporter des courses). Et dès lors, une vertu se lit le long de conduites ou d'actes, qui, de jour en jour, sont « bons » ou excellents dans leur genre : elle se lit dans le rapport aux autres, la sincérité, la droiture, et la justice ; dans le rapport à soi : la dignité, la bonne foi, etc... Mais il n'y a pas directement, ou de façon primaire un acte « bon » ou « mauvais » : il faut lire et comprendre son intention : dans un western si un homme armé d'un couteau le plante dans une épaule : ou c'est dans l'intention de blesser gravement un adversaire ; ou c'est dans l'intention d'en extraire une balle et de sauver la vie de l'homme touché. Le geste est ce qu'il est, un fait ; mais sa « moralité » n'est pas visible.

Il y a pire. Qu'est-ce qu'on apprend aux enfants ? Comme on apprend, juché sur un cheval en pleine course, à lancer d'un geste habile un lasso qui se glissera sur l'encolure d'un cheval … on nous apprend des « manières » (manières de table, gestes de courtoisie, façons de se tenir droit, de marcher, de saluer). Mais la droiture de l'intention dans le cœur : cela existe, ou n'existe pas ! A la rigueur, ce que l'on apprend, c'est de « paraître » : avoir de beaux gestes ; mais on apprend pas « l'être » : autrement dit la bonne volonté, l'intention droite. On apprend le toilettage social, ce que dans le *Gorgias* Socrate appelait des flatteries : parure, maquillage et autres turpitudes. Peut-être qu'il n'y a que ce qui demande du talent, de l'habileté, donc tout ce qui est ruse dans les rapports humains qui « s'apprend » ; les leçons de morale sont tirées de manuels de machiavelisme : des petits livres rouges, déjà !

*

II. De grands hommes ?

Comment raisonne Socrate ?

> *«* Ainsi donc, ce n'est pas au moyen d'une certaine science (sophia) ni parce qu'ils étaient savants (sophoi), que ces grands hommes ont gouverné les cités, les Thémistocle et les autres qu'Anytos a rappelés. C'est aussi pourquoi ils n'ont pu réussir à transmettre aux autres leurs propres qualités, puisqu'ils ne les devaient pas à une science (épistémé).

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Ménon : Il me semble, Socrate, que tu as raison. »

Nous sommes ici dans une généralisation : il ne s'agit pas seulement du rapport père-fils ; mais du rapport : homme politique-citoyen. Les grands hommes dans la démocratie sont surtout les stratèges, qui sont seuls élus (avec les financiers) ; et qui peuvent avoir une certaine longévité : être réélus. Alors, dit Socrate, ces grands hommes n'ont pas rendu les citoyens meilleurs. C'est un thème socratique récurrent : surtout accentué dans le *Gorgias* : Socrate s'adresse à Calliclès et dit que ceux qu'on appelle les grands hommes ont régalé les Athéniens en leur donnant ce qu'ils désiraient : *« sans se préoccuper de la justice, ni de la sagesse, ils ont gorgé la ville de ports, d'arsenaux, de murs, de tributs et autres niaiseries* » (G, 519a) : et c'est à ce titre qu'on les célèbre : les Thémistocle, Périclès, Cimon …. Là, ce qui est souligné, c'est qu'ils ont flatté le peuple : que leur puissance d'action s'est trompée de but : ils ont visé la puissance visible, ostentatoire. Et, soulignait Socrate alors, quand je vois ces chefs d'Etat plus tard inculpés par la cité, « *je vois les accusés s'indigner, se révolter contre l'injustice qu'on leur fait, s'écrier qu'après tant de services rendus à l'Etat, c'est un crime de vouloir les perdre ! Pur mensonge ! Un chef d'Etat ne saurait être frappé injustement par la cité à laquelle il préside.* » (G 519c)

[Là encore, nous y repensons : nos chefs d'Etat aussi sont traînés devant des tribunaux : les Pinochet, les Bagbo, etc. Socrate donne en un sens raison d'avance aux accusateurs, car si les accusateurs sont des hommes méchants, vindicatifs, c'est qu'ils ont été corrompus par un pouvoir injuste lui-même, c'est qu'ils avaient d'abord souffert : ce sont des loups enragés qui en condamnent d'autres ; or un bon chef d'Etat n'aurait pas enragé les loups ! Il aurait élevé des chiens bien dressés, à guider les aveugles et porter secours en montagne.]

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés